

Traditions profanes et religieuses à Uruffe

Uruffe au temps où nous y vivions - il y aura bientôt de cela presque 60 ans - obéissait comme tous les villages lorrains à un certain nombre de traditions profanes et religieuses. Qu'en est-il aujourd'hui ? Un changement majeur est intervenu sur le plan religieux, l'église étant pratiquement inutilisée depuis le départ de l'abbé Hayotte. Il est décédé à Nancy où il avait pris sa retraite à la Maison St-Pierre Fourrier. Les actes religieux, faute de prêtre comme un peu partout ailleurs dans les campagnes, y étant désormais extrêmement réduits, l'année civile n'est plus ponctuée comme autrefois par la messe dominicale et par les fêtes religieuses du calendrier liturgique.

Aujourd'hui à l'approche du 25 décembre, il est de tradition dans la plupart des familles d'avoir dans sa maison un **sapin décoré**. A Uruffe, pays de forêts, j'ignore si au lendemain de la guerre certains habitants observaient cette coutume, qui fut toujours très vivace dans les Vosges. Jusqu'à notre départ d'Uruffe à la veille de la rentrée scolaire de 1961, nous n'avons jamais eu dans notre appartement de sapin de Noël, en raison de l'exiguïté de notre logement. Nous ne disposions pas alors de salle de séjour, la salle à manger qu'on ne pouvait chauffer était une glacière en hiver et la cuisine, de dimensions modestes, devait accueillir six personnes pour les repas. C'est à Blénod-lès-Toul que mes parents allaient pouvoir respecter cet usage pendant des décennies et nous réunir chaque année, dans la nuit du 24 au 25 décembre, autour du sapin au pied duquel se trouveraient déposés nos cadeaux. Une innovation à Uruffe cependant, le grand sapin de Noël dressé dans la petite classe de Madame Multier, joliment décoré par ses soins avec l'aide des élèves : étoiles découpées dans du carton et revêtues de papier argent, croissants de lune, cubes de papier blanc estampillés de gommettes noires leur donnant une apparence de dés, pommes de pin peintes en blanc... sans oublier l'inévitable exécution par les enfants de « Mon beau sapin » en présence des notabilités.

La crèche familiale de Noël n'était sans doute pas encore très répandue, mais il y avait la crèche de l'église mise en place quelques jours avant Noël, tout au fond de la travée de droite face à l'autel de la Vierge. Cette crèche imposante, qui n'avait rien à envier à celles des villes, m'a toujours fascinée comme elle a fasciné Grand-mère Gabrielle qui vécut avec nous à Uruffe au cours de cet hiver de 1940-1941. Une crèche très figurative, avec l'étable et son toit de paille, dont les personnages et les animaux étaient vraisemblablement sortis de l'Institut Catholique de Vaucouleurs, une entreprise de statuaire fondée en 1860 par Martin Pierson, un enfant de l'école d'Uruffe qui devait porter au loin avec ses descendants les couleurs de la Lorraine.

La fête de Noël ne donnait pas lieu aux agapes que l'on voit de nos jours. C'était essentiellement une fête religieuse. Il y avait tout d'abord la veillée où

l'on mangeait des gaufres et où l'on jouait à des jeux de société, jeu de dames et cartes. Venait ensuite **la Messe de Minuit**, la vraie, car de nos jours elle est souvent anticipée et peut être célébrée tout aussi bien à 18 h qu'à 20 h ou 22 h. Cette célébration de minuit, que notre nouveau curé a réintroduit récemment à la basilique Notre-Dame-de -Lourdes de Nancy sans qu'il y eût beaucoup d'adeptes, marquait alors, dans ces années d'après-guerre, une rupture dans le quotidien des jours, le seul moment de l'année aussi où la veillée se prolongeait jusqu'à une heure très tardive, matinale pour tout dire.

La messe commençait invariablement par l'envolée, sous les voûtes gothiques de l'église, de ces paroles surgies du fond des Ages :

« Minuit chrétien c'est l'heure solennelle/ Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous/ Pour effacer la tache originelle/ Et de son père arrêter le courroux. »

Ce cantique n'a plus cours, je crois, aujourd'hui dans la liturgie ; il faisait un peu trop du Dieu le Père des Chrétiens un dieu vengeur proche de Yahvé, le Dieu de l'Ancien Testament. D'autres chants, « Sainte Nuit » et « Les Anges dans nos compagnes » ont perduré. L'office se terminait toujours, comme aujourd'hui encore, lorsqu'éclatait plein d'allégresse « Il est né le divin enfant ». Il était environ 1 h30 - 2 h du matin.

A équidistance de Noël et de l'Epiphanie se situait le **1^{er} jour de l'An Nouveau** où l'on se souhaitait la bonne année, en famille et avec les gens de connaissance.

Après la guerre, chaque année au Nouvel An et selon un rite bien établi, nous rendions en famille chez M. et Mme Fringant pour leur présenter nos vœux. M. Auguste Fringant était maire du village lorsque mes parents, jeunes mariés, étaient venus s'installer à Uruffe pour y effectuer la rentrée scolaire d'octobre 1934. Ils habitaient chemin de la scierie, la dernière maison à gauche, et des relations de courtoisie et de respect mutuel s'étaient nouées avec eux. Le couple, dans la soixantaine, me rappelait physiquement mes grands-parents. Ils étaient sensibles à notre démarche et nous accueillaient avec plaisir : un petit verre de cassis de la fabrication de Mme Fringant pour les parents, quelques douceurs aux enfants.

Douze jours après Noël, le 6 janvier, était célébrée l'Epiphanie, la fête des Rois Mages.

Qui étaient-ils ces Mages venus d'Orient, que seul évoque l'évangile de Matthieu alors que chez Luc ce sont les bergers, des gens simples, qui sont à l'honneur ? Des sages astrologues, des intellectuels versés dans la science des astres venus de Perse, de Babylone ou du sud de l'Arabie ? Faut-il croire en la présence d'un astre miraculeux qui les aurait guidés jusqu'à Bethléem ? Jésus est né sous Hérode décédé en 4 av J C, soit 4 ou 5 ans avant l'ère chrétienne, et d'après les travaux menés par des scientifiques, il y aurait eu vers cette époque

l'apparition d'une comète dans le ciel. Cette référence aux Mages semble devoir beaucoup aux évangiles apocryphes qui ont très fortement inspiré l'iconographie religieuse, alors même que ces textes ont été délaissés par les Pères de l'Eglise au profit des évangiles canoniques.

Les cadeaux apportés par les Mages à l'enfant : l'or, métal rare et donc précieux, symbole de puissance, de royauté ; l'encens, sorte de résine produite par un arbre du sud de l'Arabie et que l'on faisait brûler. Les dieux de l'antiquité étaient friands des fumées d'encens et les anciens en faisaient une grande consommation, ce qui renvoie à une certaine forme de culte et de spiritualité. La myrrhe enfin, une résine utilisée dans la vie courante pour la toilette, comme médicament et pour les embaumements, faisait référence selon les Pères à l'Humanité du Christ venu partager notre condition.

La fête des Rois donnait lieu à une tradition profane toujours vivace, autant chez les croyants que chez les non-croyants : le tirage de la fève, dissimulée dans la galette dite des rois ; l'heureux élu à qui échouait la fève se voyait attribuer une couronne de papier doré ou argenté. Ce sont des fèves en céramique que l'on utilise aujourd'hui et qui peuvent affecter des formes très diverses, tant et si bien que certains se sont improvisés collectionneurs de fèves.

Le Mardi-Gras

Journée de réjouissances qui précédait l'ouverture du Carême. Dans les familles on confectionnait des beignets, réalisés dans une pâte assez épaisse découpée en formes diverses que l'on faisait gonfler dans une huile à température élevée. Une pâtisserie hautement calorique qui s'accordait bien avec le Gras, synonyme d'abondance revendiquée.

Les Cendres

Le mercredi des Cendres marquait l'entrée en Carême qui allait durer 40 jours, et se terminer par la Semaine Sainte, avec en point d'orgue la résurrection du Christ, le jour de Pâques. Au cours de la cérémonie, l'officiant traçait une croix de cendres sur le front de chaque paroissien en lui disant :

« Convertis - toi et crois à l'Evangile. »

Une autre interprétation que nous donnions de ce geste symbolique : nous n'étions que des passagers sur cette terre et, tôt ou tard, notre enveloppe charnelle retournerait en poussière : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière... » disait l'Ecriture.

Le Carême, qui venait rappeler que le Christ s'était retiré pendant 40 jours au désert avant d'entamer sa vie publique, représentait pour le croyant un temps d'arrêt nécessaire pour réfléchir dans le silence et la prière, pour prendre du recul face à lui-même ; un temps de partage aussi avec les autres. Tout catholique devait se confesser au moins une fois l'an et s'approcher de la Sainte

Table pour communier. On se devait également - il s'agissait d'un rite solidement établi - de faire maigre, s'abstenir de viande comme chaque vendredi de l'année, le jour des Cendres et les trois jours de la Semaine Sainte qui avaient vu l'arrestation, la condamnation, le supplice et la mort du Christ. Manger du poisson était considéré comme « faire maigre ». Dans un village où il n'y avait pas de poissonnier, nous remplacions le poisson, à moins que mon père ne fût allé à la pêche à Pagny-la-Blanche-Côte avec M. Arnould, par un repas à base d'œufs : omelette aux pommes de terre, laitages ou desserts enrichis d'œufs là encore. A l'Esprit du Carême venait donc s'ajouter la partie strictement rituelle.

La Semaine Sainte - Pâques

En 325 le Concile de Nicée avait fixé la date de Pâques le 1^{er} dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps, au plus tôt le 22 mars, au plus tard le 25 avril, les dates de Mardi-Gras et du Mercredi des Cendres étant ainsi tributaires chaque année de celle de Pâques. Les Jeudi, Vendredi et Samedi saints, le Chemin de Croix dans l'église nous faisait revivre la Passion du Christ. Les cloches s'étaient tues, remplacées par les bruants, les garçons du catéchisme qui s'en allaient par les rues du village en agitant leurs crécelles pour annoncer aux habitants les temps forts de la journée :

« 7 h du matin, c'est l'angélus/ 12 h, voici midi, bon appétit/ 19 h, voici l'angélus. »

En guise de remerciement, les bruants recevaient des bonbons le jour de Pâques ou quelques piécettes, alors que les cloches sonnaient à nouveau à toute volée, reprenant ainsi leur fonction officielle.

Les Mai

Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, les garçons célibataires faisaient le tour du village pour accrocher une petite branche d'arbre ou Mai, en haut de la chanlate (descente d'eau) des maisons où habitaient des filles à marier. La plupart des habitations étaient de hauteur modeste, mais la chanlate de la Mairie-Ecole, accessible seulement avec une grande échelle, demandait tout de même une certaine agilité pour l'atteindre. Cette coutume traduisait une forme d'hommage de la gent masculine célibataire à cette autre moitié de l'Humanité, les jeunes filles à marier.

Les Rogations

Un rite correspondant à une civilisation rurale, introduit au 5^{ème} siècle dans le Dauphiné par l'évêque de Vienne à la suite de calamités survenues dans la région. Il s'agissait de processions de suppliques ou de demandes - du latin rogare : demander - destinées à attirer la bénédiction divine sur les fruits de la terre et les animaux. Il y avait à Uruffe des Rogations conduites par le prêtre sur les chemins aux alentours du village, chemin de la scierie, chemin de Kilaugé,

chemin de la Deuille, chemin de Bulligny. Elles avaient lieu tôt le matin, pendant les trois jours qui précédaient l'Ascension célébrée le jeudi de la 5^{ème} semaine après Pâques. Je ne me souviens pas d'y avoir participé pour la simple raison qu'en 1948 je devenais interne au collège de Toul, et qu'auparavant j'étais un peu jeune.

Les processions

- **celle de la Fête-Dieu ou du St-Sacrement née au moyen-âge** : le St-Sacrement était célébré avec faste soixante jours après Pâques. Placée dans un ostensor, l'Hostie sainte « Corpus Domini, Corpus Christi » rappelait le principe de transubstantiation réaffirmé à Trente mais rejeté par les protestants ; elle était portée en grande pompe par le prêtre dans les rues du village, au cours d'une procession avec stations à des autels provisoires, des reposoirs aménagés et décorés sur lesquels le prêtre déposait l'ostensor quelques instants au milieu des cantiques et des prières. Des petites filles, avec de petits paniers d'osier suspendus à leur cou par un ruban et remplis de pétales de fleurs, lançaient au reposoir des poignées de pétales. Cette tradition, je l'ai vécue à Boucq dans le parc du château de l'abbé de Morlaincourt, et à Uruffe. Elle était encore en vigueur après la guerre dans de nombreux villages lorrains comme Moussey, très imprégnés de catholicisme.

- **celle de la Communion solennelle qui avait lieu en mai** : deux photos, la première de 1910, la seconde non datée de l'après-guerre.



L'abbé Simonin, curé d'Uruffe avec les communiantes, En tête du cortège le chantre, sans doute M. Potier jeune, dit « le Père Patin ».



Le 14 juillet, célébration de la Fête nationale qui venait rappeler ce 14 juillet 1789 où le peuple parisien s'était emparé de la Bastille, symbole de l'absolutisme des rois déjà battu en brèche par les philosophes et les Parlements.

Le 13 juillet avant-guerre, mon père qui était officier de réserve d'infanterie de forteresse et instituteur dans le civil **devenait artificier le temps d'une soirée** : depuis la prairie Bernard, il faisait partir des gerbes de feu tandis que les villageois rassemblés sur le chemin de la scierie assistaient au spectacle.

Le 14 juillet, après distribution de friandises aux enfants par les soins de la municipalité, différents jeux étaient proposés : le mât de cocagne auquel était accrochée une récompense, une bonne bouteille, un saucisson..., pour celui qui parviendrait à se hisser tout en haut ; avec la course en sacs, c'était à qui, le premier ou la première, parviendrait à franchir la ligne d'arrivée ; la course de lapins (ci-dessous) voyait s'affronter plusieurs dames, chacune guidant avec persuasion son petit animal dans l'espoir d'en faire le vainqueur de la compétition.



Madame Élise Jean à l'extrême droite, une baguette à la main

Un grand feu de joie dans la nuit

Le seul que j'ai eu beaucoup de plaisir à voir à Uruffe, dans une prairie légèrement déclinée, un peu en-dessous de la statue de la Vierge de la Voie de Blénod. Qui en avait eu l'idée et à quelle occasion ? C'était un beau soir d'été qui voyait s'allumer une à une les étoiles dans un ciel d'un bleu soutenu ; les flammes rougeoyantes laissaient entrevoir par moments, dans le creux du vallon parcouru par la Deuille, la masse sombre des maisons groupées autour de leur clocher. Cette soirée, agrémentée de chants, était-elle due à l'initiative des Demoiselles de la Rue de Metz soutenue par la municipalité ? Celles-ci, respectant une tradition due à la fondatrice de leur congrégation, Anna Rodier, animaient en effet chaque année aux grandes vacances un patronage pour garçons et filles, dans les locaux du vieil orphelinat. Colette, ma sœur, me disait récemment qu'elle avait conservé un souvenir enchanté des après-midis qu'elle y avait passés.

Novembre : la Fête au village

A cette occasion, la Place des Tilleuls se voyait investie par un manège de chevaux de bois, plus tard par les autos-tamponneuses. Un stand de friandises et un stand de tir venaient s'y ajouter. Dans la salle du café transformée en salle de bal, un orchestre des environs faisait tournoyer les couples au son des ritournelles en vogue.

Le 6 décembre, Fête de St Nicolas, patron des Lorrains

Les Lorrains ont rendu très tôt à l'évêque de Myre un culte qui devait s'affirmer avec le duc René II, vainqueur en 1477 du puissant duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Célébrée tous les 6 décembre depuis des

siècles, la Saint-Nicolas était une fête bien plus importante que Noël pour les petits lorrains et ce, jusque dans les années 1960. Le Saint, qui avait ressuscité les trois enfants du saloir, nous apparaissait comme le protecteur de l'enfance. Une légende qui semble s'être enracinée dans cette époque lointaine où Nicolas, qui n'était pas ménager de sa bourse - il était issu d'une riche famille - venait en aide aux enfants déshérités, souvent orphelins. On était au 4^{ème} siècle, le monde romain se fissurait de toutes parts sous la poussée des envahisseurs, les barbares. La Pax Romana n'était plus qu'un lointain souvenir.

En ce 20^{ème} siècle nous reprenions, en chœur à l'église, ce refrain :

« St Nicolas, Ô toi qui d'âge en âge/ A fait pleuvoir tes bienfaits souverains/
Exerce encore ton noble patronage/ Sur tes enfants, tes amis, les Lorrains. »

St Nicolas se montrait à présent beaucoup plus généreux qu'en temps de guerre. L'arrivée du Saint voguant sur les nuages et arrivant par la cheminée était pour moi, fort naïve et très imaginative, un événement extraordinaire. Il n'y avait pas encore à la campagne d'adultes prenant le déguisement de l'évêque de Myre, car alors mon imagination se serait sans doute brisée net, et le charme s'en serait trouvé rompu.

La basilique de St-Nicolas-de-Port, haut lieu du culte rendu au Saint Patron des Lorrains, attire toujours chaque année le 6 décembre, pour sa procession aux flambeaux à l'intérieur de l'église, de nombreux nancéiens ; parmi eux, des paroissiens de Notre-Dame-de-Lourdes qui affrètent un car pour l'occasion. Au 19^{ème} siècle, c'est de toute la Lorraine jusqu'au fin fond des Vosges qu'on accourait à St-Nicolas-de-Port, qui à pied, qui à cheval ou en carriole, les granges de la petite cité et des environs se faisant accueillantes aux pèlerins.

Une autre tradition : les cérémonies en l'honneur des Anciens Combattants



Photo de groupe d'anciens combattants et ex-prisonniers de guerre prise sur le parvis de l'église d'Uruffe. **Au 1^{er} rang, de gauche à droite :** mon père n°2, Maurice Laharotte n°3. M. Arnould, maire, n°5, et M. Charles Fringant, président des anciens combattants d'Uruffe, n°7, encadrent le président départemental n°6. Mon père, investi dans l'association des ACPG, participe à leur Congrès Départemental des 6 et 7 mars 1948 à Nancy, puis à leur Congrès National à Clermont-Ferrand. **Au 2^{ème} rang,** entre mon père et M. Laharotte, Jean Fays le garagiste. **Au 3^{ème} rang,** Marcel Colas derrière Jean Fays.

Quelques années plus tard mon père qui écrit dans Combat s'inscrit au RPF, le parti du rassemblement fondé en 1947 par le Général de Gaulle ; il figure sur la liste conduite par Philippe Barrès, le fils de Maurice Barrès, pour les Législatives de 1951.



Cérémonie au Monument aux Morts avec le Président départemental des ACPG.



Papa devisant avec Pierre Bernard, la cérémonie terminée.

Parmi toutes ces traditions que je viens d'évoquer, certaines ont survécu ; celles à caractère religieux disparaissent peu à peu de nos campagnes. L'église construite sous le ministère du curé Petitgand, avec l'appui des maires MM. Viard et Bernard et de leur conseil municipal, ne s'anime plus guère aujourd'hui qu'aux enterrements. L'office dominical, qui ne contribuait pas peu à renforcer un sentiment d'appartenance à une communauté, n'y est plus célébré que rarement. Une réflexion quelque peu désabusée, voire nostalgique, de Bernard Multier, il y a bien une vingtaine d'années de cela : « Uruffe ? C'est mort, les gens s'enferment à présent le soir devant leur poste de télévision. » Une réflexion qui faisait quelque peu écho à celle de mes beaux-parents lorsque, l'été venu, ils se promenaient autrefois dans la rue après le repas du soir. Effet magique du progrès technique ?

L'église d'Uruffe



Construite en 1857 à une époque où la population dépassait les 800 habitants, l'église semble surdimensionnée entre les deux Guerres Mondiales, le recensement de 1931 faisant état de 400 habitants. Dans l'allocution prononcée par Monsieur le Doyen de Colombey lors des obsèques de l'abbé Petitgand, il apparaît que le défunt n'avait ménagé ni son temps, ni sa bourse, pour mener à bien le projet d'édification de la nouvelle église qui fut l'une des premières du pays construite dans le style néogothique.

Quelque temps avant sa mort, il disait encore à ses paroissiens : « Nous avons commencé l'église ensemble, nous la terminerons ensemble. » Il fallait compléter l'ornementation de l'église, et principalement terminer la sculpture des chapiteaux des piliers qu'il ne put voir achevés.

Décédé à Uruffe le 13 août 1892, après avoir exercé pendant 42 ans son ministère dans la paroisse.